

Charles de Gaule au Québec (1967)

Pour nous mettre dans le contexte, précisons que Daniel Johnson, premier ministre du Québec, a d'abord visité la France au début de 1967 où il a été reçu en grande pompe par le président français, ce qui ne faisait pas l'affaire du gouvernement du Canada.

Le printemps et l'été 67 resteront mémorables.

Un homme a profondément modifié l'attitude des Québécois et leur ouverture au monde, c'est Jean Drapeau, maire de Montréal. Sans le vouloir, il offrit l'occasion pour que se produisent des événements qui couvaient sous la cendre. Quelle occasion ! L'Exposition universelle de 1967.

Pendant que se poursuit dans l'euphorie le début de l'Expo, dans les coulisses se nouent et se dénouent les fils d'un événement qui éclipsera par ses conséquences toutes les visites des chefs d'État au Canada.

C'était la même année que le centenaire du Canada. De Gaule n'avait pas envie de venir au Canada. Il fallut toute la chaleureuse insistance et une lettre personnelle de Daniel Johnson pour qu'il accepte l'invitation du Canada. Mais une fois la décision prise, commence un invraisemblable entrechat diplomatique et protocolaire entre Ottawa, Paris et Québec...

Depuis le début de l'Expo, la règle veut que les chefs d'État commencent leur visite officielle par Ottawa, puis ils vont à l'Expo de Montréal à Terre des Hommes, et parfois ils vont à Québec. Mais à Québec, il n'est pas question cette fois que le scénario se passe de cette façon. Le Général est l'invité du gouvernement du Québec et c'est par le Québec que doit commencer la visite. Daniel Johnson tient à offrir au Général une réception digne de celle dont il a été l'objet à Paris quelques mois auparavant. C'est d'une visite officielle de retour qu'il s'agit et non seulement d'un voyage d'inauguration d'un pavillon à l'Expo.

On le fait savoir à l'Élysée alors que l'ambassade du Canada prodigue également ses avis et mises en garde. Le Général n'est pas homme à s'en laisser imposer. Il a fait son choix depuis longtemps, mais on tient à y mettre les formes pour ne pas blesser inutilement le reste du Canada. Puisque la mer pénètre profondément le Canada par le St-Laurent et que Québec est le point tout indiqué pour mettre le pied à terre en remontant le fleuve, c'est donc la voie maritime qui offre la meilleure solution de compromis. La décision fut donc prise de venir au Québec à bord du Colbert et de toucher terre à Québec en montant le St-Laurent.

À Ottawa on s'incline devant cette décision qui provoque une grande joie à Québec, mais on ne désarme pas. Le Général sera accueilli à l'anse au Foulon par un représentant du Canada, salué par l'armée canadienne et il devra terminer son séjour par une visite officielle dans la capitale canadienne, Ottawa.

Et les tiraillements se multiplient entre les 2 gouvernements : qui aura l'autorité d'accréditer les journalistes, la responsabilité de la sécurité, la priorité d'accueil à Montréal, etc. Peu à peu, la tension monte et cette tension sera responsable d'une large part de l'émotivité qui caractérise ces événements.

Au Québec, on se prépare à recevoir en grande pompe un ami prestigieux. Des groupes de

travail sont formés dans un fiévreux enthousiasme, comme lors d'une campagne électorale.

On décore le parcours. À l'entrée du chemin du roi, ce chemin historique qui relie Québec à Montréal en longeant la Rive-Nord du St-Laurent à travers les villages de pionniers de la Nouvelle-France, se dressera un Arc de triomphe de verdure. À tous les 2 mètres, sur la route de 260 km, seront imprimées en bleu royal des fleurs de lys de 25 cm. À l'entrée de chaque village, de gigantesques pancartes diront au représentant de la France : «Les Gagnon venus de Picardie vous saluent mon Général». Et toute la litanie des patronymes du terroir québécois, écho fidèle des familles françaises de Perche, de Normandie, de Bretagne, du Limousin, défilera en hommage à l'illustre visiteur.

À travers les escarmouches qui se multiplient, exploités par une presse qui sent bien qu'il pourrait se passer quelque chose, la mise en place se fige.

Dans la nuit du 22 au 23 juillet, le Colbert remonte le St-Laurent. De village en village, on allume des feux sur la grève, on accompagne en quelque sorte le Général sur des centaines de kilomètres.

Le 23 juillet, au petit matin, escorté par des centaines d'embarcations qui sont allées à sa rencontre plusieurs km en aval, le Colbert, canons tonnants à plein écho entre les falaises du fleuve, se présente en face du promontoire de Québec.

Il est à peine 8 heures, ce dimanche, quand d'un pas alerte, le Général descend la coupée du Colbert alors que résonnent les hymnes nationaux. Tout le gouvernement du Québec ayant à sa tête Daniel Johnson est présent, mais aussi le Gouverneur général représentant le gouvernement du Canada. Daniel Johnson qu'on sent très ému déclare : «Vous allez voir ici monsieur le Président ce que des fils de France ont bâti. Comme devant un père de famille, je puis vous dire que nous sommes fiers de notre œuvre».

Déjà à l'Hôtel de Ville où la foule s'est massée, on chante une vibrante Marseillaise, on joue l'Alouette, le ton est à l'émotion. « On se sent chez soi ici » dit le Général. De vieux soldats ont revêtu leur costume kaki et c'est la grande fête des retrouvailles.

Ensuite, le Général emprunte le même parcours que la Reine avait suivi en 1964 alors qu'elle avait été conspuée et que la police avait dispersé les manifestants à coup de matraque. Le contraste est on ne peut plus frappant.

On va à la messe à Ste-Anne de Beaupré puis on déjeune à la ferme du grand séminaire où se presse tout le Québec civil et religieux. Sur le Colbert s'ensuit une réception chaleureuse.

Vers 20 heures, 400 invités se retrouvent dans la Grande Salle du Château Frontenac où Daniel Johnson offre un dîner d'état. Immense, impressionnant, pondéré, véritable magicien du verbe, De Gaulle parle. On a distribué son discours aux centaines de journalistes qui sont venus du monde entier. Pas une fois il ne baisse les yeux vers les feuillets du discours. Puis viennent premiers mots qui accrochent : «...les Français du Canada... le destin... la liberté des peuples... être maître de soi-même... l'affranchissement...». Ce message encore bien anodin ne fera pas l'unanimité. Les fédéralistes sont mécontents. Certains quittent la réception...

Après le dîner, dans les suites du Château Frontenac, on discute âprement, les jeunes sont enthousiastes, certains sont troublés, ailleurs on est offusqués, froissés. Daniel Johnson semble satisfait. Tout va bien et la soirée se termine par un magnifique feu d'artifice

Le temps est incertain le lendemain quand le cortège quitte le Colbert en direction de Montréal. Le Fédéral aurait voulu que le Général prenne une voiture blindée. À Québec on a refusé, le Général est en visite de famille, pas en territoire ennemi.

Il est à peine 8 heures. De Gaule et Johnson ont pris place dans une longue décapotable. Même s'il pleuvait, la capote est baissée et, en cette matinée du lundi, le Général répond de la main aux acclamations des travailleurs matinaux qui le saluent au passage...

Et graduellement, on voit les bords de la route se remplir de spectateurs. À certaines étapes, la foule entoure et submerge les 2 personnages. On arrête partout, et partout il y a ces Gagnon, ces Bellemare, ces Tremblay, venus dire bonjour au Général. Les maires font des bijoux de discours tout simples et tout émouvants. Il y en a même un qui n'a pas pu lire son discours, trop ému, ses pleurs l'ont empêché de parler.

Les enfants chantent de vieilles chansons françaises, les majorettes tourbillonnent, les fanfares résonnent... et des milliers de mains se tendent. Quand le Général est installé dans la voiture, on lui tape familièrement l'épaule pour qu'il se retourne, pour lui faire un sourire, un geste d'adieu. Et De Gaule parle, il parle de la France, de la Nouvelle-France, de la fierté, de l'avenir, du destin des peuples... il rayonne de bonheur, Johnson rayonne de bonheur et la foule rayonne de bonheur...

D'un village à l'autre, le ton monte légèrement, le propos se précise, la réalité se forme. L'accueil se fait toujours aussi chaleureux et le temps lui-même s'est mis au beau. À Louiseville, on aperçoit un immense Arc de triomphe sur lequel on a écrit CHARLEMAGNE II.

Les cloches sonnent dans toutes les églises et la transe se généralise sur son passage. Passé Trois-Rivières et sa halte historique, la foule se fait encore plus nombreuse, on bloque la route pour contraindre à l'arrêt.

En dépit de l'âge, de la durée du trajet, de la chaleur, de la foule, De Gaule se tient debout dans la voiture, saluant la foule de son geste large des 2 bras qu'on lui connaît : « Je vous ai compris ».

Aux portes de Montréal, le cortège s'insère entre deux haies touffues de spectateurs. En face de l'Hôtel de Ville et sur la Place Jacques Cartier, des gens crient : «Vive De Gaule» «Vive la France» «Le Québec tout en français». Une ovation accueille le Général quand il monte l'escalier d'honneur puis la foule le réclame. Au dessus de l'escalier, il y a un balcon. De Gaule ne devait pas s'adresser à la foule de ce balcon. Jean Drapeau, craignant un incident, avait fait modifier le scénario de façon à ce que De Gaule ne s'adresse qu'à ses invités en privé.

Mais voilà sur le balcon il y a un micro. « Je vais leur dire quelques mots » dit le Général. « Le micro n'est pas branché » réplique Jean Drapeau. « Je vais le brancher » dit un technicien de Radio Canada qui joint immédiatement le geste à la parole.

Le Général crée tout de suite une complicité avec la foule. « Je vais vous dire un secret que vous ne répérez à personne. Ce matin et tout au long de mon parcours, j'ai ressenti une émotion, c'était un peu comme le jour de la Libération... Quelques instants plus tard, un grand frisson parcourt la foule d'abord incrédule :
« Vive le Québec libre »

La foule est en délire. Le 24 juillet 1967 est devenu une date historique.

Sur le moment, les avis sont partagés, mais la joie l'emporte dans les milieux nationalistes. Beaucoup de Québécois diront que c'était le plus beau jour de leur vie.

La presse du lendemain s'interroge, explique en français, s'indigne en anglais. À Ottawa c'est la consternation, on s'énerve. L'adjectif prend une dimension énorme à la taille de celui qui l'a lancé. Le terme est « inacceptable ». Il n'y aura donc pas de voyage à Ottawa puisque De Gaulle n'a plus rien à y faire.

Mais le lendemain, c'est par milliers que des Montréalais lui font escorte vers le pavillon de la France à l'Expo. Au déjeuner, le même jour, répondant au maire Drapeau, qui, offusqué que l'incident soit arrivé dans son Hôtel de Ville, lui fait un cours d'histoire, le président, un peu las, laisse tomber : « On est allés au fonds des choses » puis il ajoute : « quant au reste, tout ce grouille, grenouille et scribouille n'a pas d'importance historique... »

Le lendemain, après un discours remarquable prononcé à l'Université de Montréal, le Général prend l'avion pour Paris. Pendant le vol, le Général est triste. Toute la presse française sauf l'Humanité crie au scandale, joignant sa voix à celle de l'opinion mondiale qui vient de découvrir un nouveau problème international, mais qui n'a encore retenu que l'outrance de son dévoilement, « C'est quoi? C'est où le Québec? ». Car qui sait dans le monde qu'un peuple d'expression française tente de s'épanouir et dispose déjà des instruments pour le faire.

Daniel Johnson trouve que le président est allé un peu trop loin, mais l'essentiel se dessine, c'est un coup de tonnerre dans le ciel bleu de l'été. Le Québec vient de faire une entrée fracassante sur la scène mondiale.